Quinzième Année. — N° 2318 Première Edition. — 15 Centimes. Lundi 9 Janvier 1871

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing :
Trois mois. . . . . 12 f. »
Six mois. . . . . 23 »
Un an . . . . . 44 »

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : J. REMOUX

Le Nord de la France :
Trois mois. . . . . 13 f. »
Six mois. . . . . 26 »
Un an . . . . . 52 »

ANNONCES : 15 centimes la ligne.
RÉCLAMES : 25 centimes
— On traite à forfait. —

On s'abonne et on reçoit les annonces ; A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée.
A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A BRUXELLES, à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 8 JANVIER 1871

Dépêches télégraphiques.

(Service particulier du *Journal de Roubaix.*)

Boisleux, 7 janvier, 10 h. 20.

Général à ministre de la guerre à Bordeaux et commissaire de défense Lille.

J'espérais que les Prussiens ne contesteraient pas notre victoire de Bapaume; mais je vois, par leur bulletin, que nous venons d'être anéantis une seconde fois en dix jours par l'armée de Manteuffel, commandée aujourd'hui par le prince Albert. En maintenant intégralement le récit de la bataille tel que je vous l'ai fait le 4 janvier, je me bornerai, comme après Pont-Noyelles, à vous signaler les principales inexactitudes materielles des dépêches prussiennes.

Elles disent que l'armée du Nord a battu en retraite pendant la nuit même sur Arras et Douai.—L'armée du Nord a couché dans les villages de Grevilliers, Brévilliers, Favreuil, Sapignies, Béhagnies, Achiet-le-Grand, etc., qu'elles avaient conquis sur les Prussiens et n'est allée prendre ses cantonnements, où nous sommes encore, qu'à 8 heures du matin, sans que l'ennemi donnât signe de vie.

En fait de poursuite de cavalerie, voici le seul incident qui a eu lieu : le 4, vers neuf heures du matin, deux escadrons de cuirassiers blancs, ayant chargé sur l'arrière-garde de chasseurs à pied d'une de nos colonnes, les chasseurs se formèrent en cercle, firent feu à 50 pas, et anéantirent complétement un des deux escadrons, dont hommes et chevaux restèrent sur le sol, tandis que l'autre s'enfuyait à toute bride.

Les chasseurs n'eurent que 3 hommes légèrement blessés. L'armée est pleine de confiance et ne doute plus de sa supériorité sur les Prussiens.

FAIDHERBE.

Bordeaux, 7 janvier.

Des lettres du Mans constatent que l'armée du général Chanzy, forte tout à fait de 200,000 hommes, est parfaitement équipée et prête à prendre l'offensive.

Son artillerie, déjà forte, augmente tous les jours.

Londres, 7 janvier.

Le *Times* publie une lettre de Paris, en date du 29 décembre, qui constate que le fort de Rosny n'a pas subi de dommage.

Les canons n'ont pas répondu parce que les artilleurs sont dans les casemates.

Bordeaux, 6 janvier.

La prétendue conversation entre M. Jules Favre et M. Washburne a été inexactement rapportée par le *Times*.

D'après les dernières nouvelles de Paris, M. Jules Favre attendait toujours de recevoir l'invitation de l'Angleterre d'assister à la conférence.

Londres, 7 janvier.

Un meeting de 3,000 personnes a eu lieu hier sous la présidence d'un Allemand.

Il y a été adopté une proposition protestant contre les tendances prussiennes du gouvernement anglais.

Le *Morning-Post* dit : « Il est douteux que M. Jules Favre se serve du sauf-conduit et que la France soit représentée à la conférence.

» La France pourrait y prendre part avec l'intention de soulever la question de la guerre actuelle, en invoquant le précédent de M. de Cavour à la conférence de 1856. »

Constantinople, 5 janvier.

Les journaux disent que la question roumaine est vidée, le prince Charles ayant signifié à la Porte qu'il n'avait aucune intention de se soustraire aux obligations des traités.

Constantinople, 5 janvier.

Arvanitaky Spano Calzoy et d'autres chefs, avec 80 brigands grecs, ont été attaqués, à Ermée, par les troupes turques.

Les pertes des brigands sont évaluées à 20 hommes.

Ils sont vigoureusement poursuivis par les Turcs.

Dépêches prussiennes

Versailles, 6 janvier.

Dépêche du Roi à la Reine.

Officiel. — Hier le thermomètre est monté de 9 degrés de froid à un degré au-dessus du zéro.

Aujourd'hui il y a dégel complet avec 7 degrés et un beau soleil.

Le bombardement a déjà réduit le fort d'Issy au silence, et il paraît qu'il produit partout un bon effet.

Nos pertes ont été de trois officiers, dix hommes blessés, et de quatre hommes tués.

Versailles, 6 janvier.

Devant Paris, l'artillerie de siége a continué avec un bon effet le feu sur les fronts sud-est et nord.

Le général Werder a soutenu au sud de Vesoul divers combats d'avant-postes dans lesquels il a fait 200 prisonniers.

Munich, 7 janvier.

Télégramme du ministère de la guerre.

Chatenay, 6 janvier.

Le bombardement des fronts sud de Paris a continué avec succès.

Les forts d'Issy et de Vanves sont déjà réduits au silence.

Mézières, 6 janvier.

Rocroy a été occupé aujourd'hui.

Nous y avons fait 300 prisonniers; 72 canons, un drapeau, beaucoup d'armes, de très-grandes provisions de munitions et de vivres sont tombés entre nos mains.

Dans Rocroy, nous avons délivré huit prisonniers allemands, parmi lesquels deux avaient été arrêtés comme espions prussiens.

Le coup de main dirigé contre la forteresse a été exécuté par cinq bataillons d'infanterie, deux escadrons de hussards, six batteries de campagne et une compagnie de pionniers.

Berlin, 5 janvier.

On affirme de bonne source que les casemates du fort de Rosny sont détruites par l'artillerie allemande. Le front de Rosny n'a été attaqué que par des canons de calibre inférieur. On réserve les plus puissants pour le front sud.

Les batteries de Meudon ont été armées de canons de 80 portant à 8,000 pas.

Londres, 7 janvier.

L'armée du Havre s'est repliée le 5 janvier jusqu'à Romoin.

Les Prussiens ont fait, le 6 janvier, une reconnaissance jusqu'à Saint-Aubin-Routot.

Ils ont été repoussés vers Bolbec.

St-Pétersbourg, 6 janvier.

Le ministre de la guerre a présenté un projet de loi tendant à fixer la durée du service militaire à 15 ans. Le service actif sera de 7 ans.

La levée annuelle sera de 25 p. c. de la classe respective et les conscrits doivent être âgés de 24 ans.

L'exonération est abolie.

Les jeunes gens instruits entreront au service à l'âge de 17 ans.

Les volontaires ayant passé leur examen, serviront un temps moins long et pourront être élevés au grade d'officier.

Dépêches prussiennes

Carlsruhe, 6 janvier.

Une édition supplémentaire de la *Gazette de Carlsruhe* publie la dépêche suivante du général Glumer, datée de Vesoul, le 5 :

« Aujourd'hui l'ennemi, fort de 40,000 hommes, est près de Rioz (sur la route de Vesoul à Besançon).

» Ses reconnaissances près de Villefaux, au nord de Rioz, ont été victorieusement repoussées par une brigade et demie, deux batteries et un escadron de nos troupes.

» Les pertes de l'ennemi ne sont pas connues

» 1 officier et 34 hommes non blessés ont été faits prisonniers.

» Nos pertes sont peu considérables. »

Amiens, 5 janvier.

La poursuite du corps du général Roy, battu sur la rive gauche de la Seine, a encore continué hier au-delà de Bourgachard par un petit détachement mixte sous les ordres du major Preinitzer.

Il a attaqué l'ennemi de nouveau, l'a dispersé, lui a encore pris deux canons un caisson, des prisonniers et l'a mis en fuite.

On lit dans l'*Indépendance* du 8 :

Des télégrammes de Versailles continuent à nous tenir au courant du bombardement dirigé contre les forts de Paris et du résultat favorable qu'obtiendrait cette opération. Ils insistent beaucoup sur ce point que les assiégés ne répondent plus au feu ennemi. Et, en effet, nous apprenons par les correspondances des journaux anglais que les artilleurs français, bien à l'abri dans leurs casemates, non-seulement ne font pas jouer leurs canons, mais les retirent des embrasures pour éviter qu'ils soient démontés. Cela ne laisse pas que d'intriguer les officiers allemands sans qu'ils puissent se rendre compte du véritable motif de la mesure. Les uns l'attribuent à une tactique nouvelle qui se dévoilerait en temps et lieu, les autres en concluent à l'impuissance de l'artillerie française à l'artillerie allemande. Cette interprétation est aussi celle des télégrammes officiels lorsqu'ils s'attribuent le bénéfice du silence où tombent successivement les forts, à mesure que les batteries ennemies les assaillent de leurs projectiles.

Du reste, si les résultats du bombardement sont jugés satisfaisants à Versailles, il ne paraît pas qu'on les trouve bien redoutables à Paris. Du moins, en ce qui concerne les forts du Nord-Est, l'artillerie des assiégeants, d'après des nouvelles du 3, reçues par ballon, n'y aurait, jusqu'à cette date, causé que fort peu de dommage, et les pertes en hommes, depuis huit jours que dure le feu, s'élèveraient seulement à une vingtaine de tués et à environ deux cents blessés.

La population parisienne se montrait fort peu effrayée et si une impression se manifestait parmi elle, c'était dans le sens d'une volonté de plus en plus arrêtée de poursuivre vigoureusement la lutte. Pour répondre aux impatiences du public, le gouvernement de la défense nationale avait fait publier le 2 janvier, au *Journal officiel*, une protestation énergique contre toute idée de capitulation.

A la suite de la bataille de Bapaume, cette ville a été évacuée par les corps prussiens qui l'occupaient.

Une dépêche de Lille porte à 9 mille hommes, tués et blessés, le chiffre des pertes de l'armée de Manteuffel a subies dans la défense de ses positions entre Bapaume et Arras. Quant à l'armée du Nord, son effectif ne serait réduit que de 4 mille hommes environ.

Cette évacuation de Bapaume semble rendre difficile au général Manteuffel de soutenir encore, contre les assertions du général Faidherbe, qu'il a remporté la victoire dans la bataille du 3.

Le *Times*, peu optimiste au point de vue français, constate que la situation de notre pays s'améliore :

« Les Français, dit-il, ont presque un million d'hommes sous les armes. Toute la nation est debout. Les soldats gagnent de la fermeté. Les généraux donnent des preuves d'habileté.

« Ils se battent et se battent encore après la défaite ; leurs armées résistent et, indestructibles, défient les revers. Faidherbe s'est rapproché davantage de Paris. Le général Chanzy est, dit-on, en marche vers la même destination.

« Tout se réduit, dès lors, à cette question : le général Trochu peut-il attendre encore ? »

L'*Emancipation* de Cambrai dit que les communications sont rétablies des deux côtés de la ligne.

Busigny est débarrassé des Prussiens qui avaient tenté de l'occuper.

Les dégâts peu considérables occasionnés aux ponts du chemin de fer, sont presque réparés.

Les éclaireurs ennemis ne se hasardent plus en aussi petit nombre dans nos environs, et ceux qu'on y rencontre ne dissimulent pas leur découragement.

Quelques-uns d'entre eux ont même manifesté une profonde indifférence à à des habitants qui leur demandaient s'ils ne craignaient pas d'être faits prisonniers par les troupes de Cambrai.

Nous avions prévu le succès de Faidherbe, et une observrtion bien simple nous y avait amené, c'est que nous n'avons vu arriver dans nos murs aucun fuyard, bien que l'action se soit étendue jusqu'à quelques lieues de Cambrai.

Depuis hier, le bruit de la canonnade a complétement cessé, ce qui fait espérer que l'armée ennemie s'est retirée bien au-delà de Péronne.

Le siége de Péronne n'a pas été favorable aux armes prussiennes. Les munitions leur ont manqué, et de nombreux caissons d'approvisionnement leur ont été envoyés, mais sont arrivés trop tard devant la place.

Samedi et dimanche, le village de Querrieux voyait passer de nombreuses troupes débandées et des voitures de blessés.

On signale l'arrivée des troupes prussiennes venant de Rouen par chemin de fer. Le pont entre Aumale et Poix est intercepté par les Prussiens qui gardent Poix très rigoureusement.

Aucun ennemi n'a paru à Villers-Bretonneux; 30 cavaliers sont allés à Corbie inspecter les ponts. On dit que depuis deux jours de grands mouvements de troupes ont lieu à Amiens. Des renforts peu considérables sont envoyés à l'armée prussienne opérant dans le Nord.

Nous lisons dans le *Courrier*, de St-Quentin :

Nous avons appris avec le plus vif plaisir que MM. Poëtte et Henri Souplet, emmenés comme ôtages par les Prussiens, ont été rendus à notre ville et sont revenus avec leurs collègues, MM. Malézieux et Bénard, qui n'ont pas craint d'aller les réclamer au milieu des lignes prussiennes. Cette nouvelle a causé une grande satisfaction dans toute notre ville.

Nous lisons dans l'*Echo du Nord*

On nous communique une lettre du curé de ***, près d'Amiens, qui renferme des détails navrants sur l'état du pays occupé par l'ennemi. Amiens et les villages voisins sont littéralement au pillage. L'ecclésiastique qui écrit est vieux

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.
DU 9 JANVIER 1871.

— 2 —

LE SAVANT
ET LE
CROCODILE

Tout à coup il éprouva un nouveau frisson de terreur, se rappelant une notice qu'il avait insérée dans *Belfast-Review*, et dans laquelle il avançait lui-même que les crocodiles grimpaient sur les arbres comme des chats. Il aurait voulu jeter sa notice au feu; mais il n'était plus temps, tout Belfast avait lu la notice, elle avait été traduite en arabe, et aucun auteur ne l'avait réfutée en Orient, pas même à Crocodilopolis.

Le féroce amphibie arriva au pied de l'arbre, et témoigna une joie vive en découvrant le mageur à travers les éclaircies des feuilles ; il fit quelques tours et detours, regarda encore, puis s'arrêta, comme pour convertir le siége en blocus, dans l'impossibilité absolue de prendre la place d'assaut.

Ici, rendons hommage à la vraie science. Adamson, malgré les préoccupations du moment, éprouva un vif accès de juste douleur; il reconnut que sa notice commettait une erreur d'histoire naturelle ; mais il se promit bien de ne jamais la corriger, s'il échappait, par miracle, au péril. La notice avait été écrite avec conviction ; elle démontrait que les crocodiles grimpaient sur les palmiers : fait acquis à la science, impossible de revenir là-dessus, même en échappant à un crocodile, qui n'avait pu escalader un palmier du Nil. Un savant doit être inébranlable dans ses convictions.

La pose du crocodile prit un caractère alarmant. Le blocus existait dans toute son évidence stratégique. La science pouvait ainsi acquérir un nouveau fait : les crocodiles ne grimpent pas, ils bloquent. Sujet d'une nouvelle notice qui, sans démentir la première, donnait une nouvelle ruse de guerre à l'intelligence de ces animaux.

Etendu dans sa longueur démesurée, le crocodile bravait le soleil comme un lézard, et ne témoignait plus aucune impatience ; il attendait la descente du savant, et le frétillement de sa queue annonçait toute la joie que faisait naître en lui la seule pensée de cet inévitable festin.

De son côté, le savant étudiait les mœurs du monstre, et, la part de la science une fois faite, il recommençait à frissonner comme un agonissant suspendu aux lèvres d'un lion.

Les heures du blocus ont deux cent quarante minutes, mais elles passent comme les autres ; le temps rapide marche souvent avec des béquilles, mais il marche toujours, et ne s'arrête jamais. Le soleil se coucha, comme la veille, la nuit tomba, après un crépuscule très-court, et son dernier rayon montra au dernier regard du savant bloqué le crocodile dans son horizontale et désespérante immobilité.

En cherchant dans ses souvenirs pour trouver une similitude, une consolation ou un espoir, Adamson rencontra son compatriote Robinson Crusoé, natif d'York, lequel passa une nuit sur un arbre, après son naufrage, par mesure de précaution. L'arbre de cet illustre solitaire était probablement un palmier ; le domicile était donc possible, quoique dur. Robinson avoue même qu'il dormit. Au reste, on trouve souvent, dans les auberges anglaises, des lits aussi durs qu'un sommet de palmier; réflexions salutaires qui offrirent quelque douceur aux angoisses du malheureux savant de Belfast.

Adamson dormit peu dans cette longue nuit; il eut plusieurs rêves, courts, mais émouvants. Il rêva qu'il était assis devant les académiciens de Belfast, leur lisant une notice pour leur démontrer que les crocodiles n'existaient pas, comme le sphinx, et que les Egyptiens avaient découvert cet animal fabuleux. A la fin de ce rêve, il crut recevoir sur ses joues une rosée de larmes de crocodile ; il se réveilla en sursaut, et faillit tomber du haut du palmier sur la queue de son gardien endormi.

Cela le rendit plus circonspect ; il fit violence au sommeil, et retint ses paupières avec son doigt pour les empêcher de se fermer. Que ne fait-on pas pour conserver sa vie !

Au lever du soleil, Adamson vit avec désespoir que rien n'était changé dans l'état du blocus. Le crocodile seulement ne couvrait plus le terrain occupé la veille ; pendant la nuit, le monstre affamé avait tendu d'heureux piéges à d'innocents poissons descendus du Nil blanc, et il s'était réconforté avec un *media noche*, comme un gourmand de l'ancienne Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, où la cuisine maigre et *icthyophile* a obtenu de si merveilleux progrès.

Le bord de la petite île était couvert de débris d'arêtes encore saignantes, et ce fut un bien triste spectacle pour le savant, car, se dit-il, si ce monstre trouve à se rassasier ainsi toutes les nuits, le blocus ne finira pas, et je tomberai d'inanition dans la gueule de ce vorace ennemi.

Ce raisonnement ne manquait pas de justesse, et provoquait une insurrection de cheveux sur la tête du savant.

L'estomac, machine indépendante de l'esprit, et qui a des exigences inexorables, réclamait deux repas au pauvre Adamson, celui de la veille et celui du matin. Le murmure de la faim arrivait aux oreilles d'Adamson, et il paraissait difficile de l'apaiser.

Deux savants qui se trouveraient en pareil cas de famine auraient des souvenirs tout prêts dans les histoires des siéges ou des naufrages ; le plus fort dévorerait le plus faible, pour lui conserver un confrère cher à la science ; mais Adamson était seul, et il voyait avec une juste épouvante, la famine se combinant avec le blocus, comme cela s'est rencontré à Gênes, sous Masséna.

Entre autres choses qu'il ignorait, ce savant ne savait pas que les palmiers produisent des fruits nommés dattes, fruits savoureux, exquis, charnus, dont les Arabes vivent très-bien depuis Adam premier colon de l'Arabie. Or, un rayon du soleil levant, glissé entre les feuilles massives, révéla de larges grappes de dattes au regard affamé du savant.

A Belfact, Adamsom déjeunait avec une tranche de bœuf et deux livraisons de jambon d'York assaisonnées de porto; il fallut faire trève à ses douces habitudes gastronomiques, et se contenter des végétaux providentiels, manne du désert.

Une étrange pensée vint l'assaillir après déjeuner ; il se rappela un commentaire du livre égyptien de *Séthos*, dans lequel un autre savant a prouvé que les crocodiles sont les vengeurs naturels